

NEWSHA TAVAKOLIAN



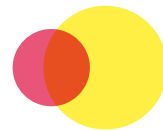
Iran 2010 © Newsha Tavakolian - Magnum Photos

I know why the rebel sings

exposition photographique en entrée libre du 9 janv. au 17 fév. 2019

I KNOW WHY THE REBEL SINGS

texte d'Emmanuelle Hascoët



Newsha Tavakolian est née à Téhéran en 1981. Elle découvre le médium photographique à 16 ans et s'engage alors dans une carrière de photographe-reporter. En 1999, elle couvre le soulèvement étudiant en Iran, en 2002 la guerre en Irak ainsi que plusieurs conflits régionaux. Elle a su s'imposer en tant que photojournaliste et collabore aux grands magazines comme Newsweek, The New York Times, Stern, Der Spiegel ou Le Monde. Son attachement à son pays est fort et complexe. En 2009, elle couvre l'élection présidentielle iranienne qui se termine dans le chaos et qui l'emmène à mettre de côté temporairement son activité photojournalistique. Sa photographie glisse alors vers une forme plus suggérée et éminemment poétique. Elle expose dans de prestigieuses galeries et institutions muséales. Co-commissaire de l'exposition *Iran. Année 38. La photographie iranienne contemporaine depuis la révolution de 1979* présentée aux Rencontres d'Arles en 2017, elle dit clairement comment elle cisèle peu à peu son écriture et comment, dans son viseur, l'intime est politique. « J'ai appris à dire ce que je pensais à travers mes photos en maniant l'ambiguïté, sans être jamais explicite. Il a fallu beaucoup d'entraînement pour y arriver. Ce nouveau langage est devenu ma signature. On le décèle aussi dans les clichés que je prends à l'extérieur de l'Iran. » (catalogue de l'exposition. Éditions Textuel. 2017). Newsha Tavakolian s'inscrit dans la lignée de réalisateurs et artistes persans contournant et modelant la contrainte et l'interdit pour faire œuvre.

C'est ce choix assumé qui est le fil rouge de cette exposition mulhousienne. Elle présente dans une scénographie originale, les séries photographiques, installations sonores et vidéos consacrées à la jeunesse de Téhéran (*Blank pages* et *Look*), aux combattantes du

Kurdistan irakien en Syrie (*Ocalan's Angels*), aux femmes des FARC en Colombie, aux chanteuses iraniennes face aux interdits (*Listen*), à une victime yazedi (*A Thousand Words for a Picture I Never Took*). Face à chacune de ces installations, le regardant doit fournir un effort d'attention et faire preuve d'insistance car le point de vue ne se donne pas immédiatement et déborde parfois l'image seule.

Donner voix

La photographie est un art silencieux. Pourtant les compositions visuelles de Newsha Tavakolian charrient des mots, des sons. Henri Cartier Bresson évoquait l'art du portrait comme « le silence intérieur d'une victime consentante ». Les portraits de Newsha Tavakolian expriment au contraire des cris retenus ou des chants étouffés. Cette thématique de l'expression contrariée est au cœur du travail de l'artiste. *Listen* propose un regard sur les femmes chanteuses qui en Iran n'ont pas le droit de se produire seules sur scène ou de sortir des albums en raison de la réglementation islamique en vigueur depuis la révolution de 1979. « Pour moi (dit Newsha Tavakolian), la voix d'une femme représente un pouvoir ; si vous la taisez, la société entière se trouve déséquilibrée et tout est déformé. Le projet *Listen* fait écho aux voix de ces femmes réduites au silence. J'ai laissé des chanteuses iraniennes se produire devant mon objectif alors que le monde ne les avait jamais entendues. » Ses photographies suggèrent qu'un lien, ténu, entre ces deux moyens d'expression, le son et la photographie, est tangible et elle parvient à le formaliser visuellement. Et quand il n'est plus possible de photographier, d'user de son appareil car le sujet l'impose, la voix de la photographe prend le relais pour nous dire en

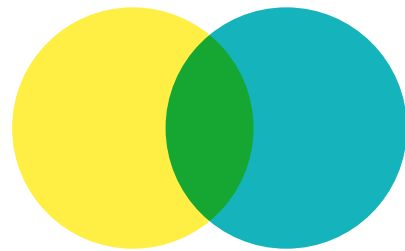
mille mots la rencontre avec une toute jeune fille yazidi revenue de l'enfer (*A Thousand Words for a Picture I Never Took*). L'artiste crée une installation qui évoque la Chapelle Rothko, plaçant le visiteur face à un tirage monochrome alors que la voix d'une comédienne nous fait le récit de cette prise de vue échouée et interroge les limites de l'acte photographique.

Portraits funambules

La plupart des séries photographiques ici présentées mettent le regardant face à de saisissants portraits qui hésitent entre la figure allégorique et une présence dense au bord de s'animer. Les êtres capturés par Newsha Tavakolian se situent dans un fragile entre-deux. Dans ses installations, elle travaille une transition sensible en mêlant images fixes et images animées. Dans le projet *Look* elle invite ses voisins à poser dans son appartement transformé en studio, et réalise dans un même cadrage et sans romantisme, des portraits animés de cette génération confinée. Le spectateur devient voyeur de scénettes introspectives. Les images des femmes au combat témoignent de la même proximité frémissante, capturée avec délicatesse. Affleure une intimité qui dévoile la complexité d'un engagement et parfois une survivante derrière l'uniforme guerrier. C'est le cas de ces rebelles des Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC) dans la jungle colombienne et des « anges » peshmerga. La photographe manie l'art pictural du clair-obscur dans ses portrait mais une touche colorée nous ramène souvent à une réalité plus prégnante où une désacralisation annoncée de la figure allégorique, l'objet fétiche (peluche, foulard, vernis à ongle, bijou, soutien-gorge), redimensionne le portrait de façon documentaire.

« Telle une danseuse sur la corde raide, je parcours cette métropole, prête à tomber au

moindre faux pas » se confie Somayeh dans la série *Blank pages*. N'est-ce pas aussi de cette façon que Newsha Tavakolian produit ses images, modèle son écriture, et fait faire un pas de côté à la photographie documentaire, en photographe-funambule habile, précise, engagée et poétique ? La Grâce pour dire la Pesanteur du monde.



RENDEZ-VOUS EN ENTRÉE LIBRE

VERNISSAGE

mer. 9 janv. 19h

en présence de Newsha Tavakolian
lors de la soirée d'inauguration
du festival les Vagamondes

RENCONTRE

« REGARDS CROISÉS : IRAN »

ven. 11 janv. 18h

avec Newsha Tavakolian et Yann Richard,
professeur émérite (Sorbonne Nouvelle)
réservation conseillée 03 89 36 28 28

CLUB SANDWICH

jeu. 17 janv. 12h30

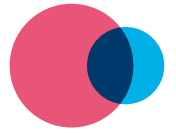
visite guidée + pique-nique tiré du sac
sur inscription 03 89 36 28 28

APÉRO PHOTO

mer. 6 fév. 19h15

réflexion autour d'une photo + apéritif
sur inscription 03 89 36 28 28

LES SÉRIES EXPOSÉES



LISTEN

Listen propose un regard sur les femmes chanteuses qui en Iran n'ont pas le droit de se produire seules sur scène ou de sortir des albums en raison de la réglementation islamique en vigueur depuis la révolution de 1979. Les photos sont des portraits de chanteuses professionnelles simulant une prestation en concert devant un large public alors qu'en réalité, les prises de vue sont réalisées dans un petit studio à Téhéran. En regard des portraits, Newsha Tavakolian a imaginé et produit une pochette de CD pour chacune des chanteuses, donnant une interprétation personnelle de leur expérience de vie et de la société dans laquelle elles évoluent. Mais les pochettes de CD resteront vides.

LOOK

texte de Vali Mahlouji

Dans ce travail, Tavakolian centre son attention sur une relation intime avec l'individu. Les scènes délibérément théâtrales et composées évoquent l'atmosphère de tableaux de Hopper. Tavakolian transforme sa propre chambre en studio et y met en scène des individus avec leurs effets personnels. Ils font face à l'objectif, statiques. En arrière-plan, une fenêtre donne vue sur le quartier environnant et ses grands ensembles. Les portraits photographiques sont assemblés en une séquence qui souligne la nature impersonnelle et la répétitivité monotone des scènes. Dans le prolongement de cette série se trouve une reproduction très grand format du paysage urbain vu à travers la fenêtre. En tant que spectateurs, nous nous trouvons dans le même espace que les sujets photographiés. Eux-mêmes sont encore présents dans des séquences filmées,

diffusées dans des écrans apposés sur la très grande image de fenêtre donnant sur de grands ensembles. L'installation joue sur les mécanismes du regard et de la subjectivité. Il y a une interaction entre le spectateur et celui qui est vu, chacun se trouvant être tour à tour voyeur et observé. Dans les films comme dans les photographies, les sujets semblent être condamnés à la paralysie et l'immobilité.

SOFT SHOULDERS, HARD BOOTS : THE WOMEN FIGHTERS OF FARC

Le 26 novembre 2016, les FARC (Forces armées révolutionnaires de Colombie) signent un accord de paix avec le gouvernement colombien, mettant fin à cinquante ans de conflit. Pour la première fois depuis sa formation, la guérilla marxiste peut sortir de l'illégalité. Dans le cadre de cet accord et dans les six mois qui le suivent, les rebelles s'engagent à mettre en œuvre leur démobilisation. Ce changement radical déstabilise beaucoup de membres des FARC qui sont habitués depuis longtemps à leur existence de guérilla et ne savent pas ce que leur apportera une vie de paix. En janvier 2017, Newsha Tavakolian a voyagé dans les parties les plus reculées de la jungle du département du Cauca, la région où les FARC ont longtemps opéré. Alors qu'elle photographiait les tout débuts de leur transition vers une vie civile, elle a pu s'entretenir avec un grand nombre de femmes rebelles. Elle a enregistré leurs témoignages sur les raisons de leur engagement dans les FARC et leurs sentiments sur leur nouvelle vie.

BLANK PAGES OF AN IRANIAN PHOTO ALBUM

conception et texte de Vali Mahlouji

Blank Pages of an Iranian Photo Album (2014-2015) est une série de travaux basés sur les albums de famille d'amis téhéranais de Newsha Tavakolian – dont six sont présentés ici. Ces albums contenaient de nombreux témoignages d'enfances heureuses, en particulier de moments idéalisés et festifs tels les anniversaires ou les fêtes de famille. Mais dans chacun des albums, la collecte de mémoire semblait avoir été interrompue, marquée par un épisode qui avait mis un terme aux albums eux-mêmes, laissant la plupart des pages vierges et intactes. Les pages blanches sont la métaphore de rêves non vécus. Les silences dans ces récits biographiques sont le point de départ du travail de Tavakolian. De là, elle suit chacun des protagonistes au jour le jour et documente les scènes de leur vie quotidienne. Dans chaque série, la première image est une reproduction d'une photographie trouvée dans l'album original. Les images suivantes reflètent les réalités ordinaires et quotidiennes de la vie à Téhéran. Les albums ainsi élargis subvertissent les rêves d'une enfance idyllique, déconnectés de la réalité du présent. Par ailleurs, les sujets sont amenés à la vie dans des séquences filmées au haut d'une colline à Téhéran, où ils restent immobiles, comme figés dans un moment suspendu dans le temps.

IRAN WALLS (2009–2015)

La série présente des photographies couvrant le spectre du travail de Newsha Tavakolian, allant de ce qui fait sa signature – les portraits mis en scène (issus de la série *Portraits d'Iran* publiée en ligne par le New York Times) – à des reportages sur des scènes de rue – de protestation ou de liesse – ou encore sur un exercice militaire qui en novembre 2015 commémorait l'anniversaire de la guerre

souvent oubliée de l'Irak contre l'Irak (1980-1988), qui a coûté la vie à un million de personnes.

OCALAN'S ANGELS

Sous le commandement d'Ocalan, chef charismatique, un groupe de femmes soldats kurdes s'engage dans le combat contre l'État Islamique en Irak et dans la région historique de la Grande Syrie. Une écharpe colorée est tout ce qu'il reste de Cicek Derek, qui avait 17 ans quand elle est morte il y a quelques mois dans la ville assiégée de Kobani en Syrie. Ses compatriotes n'ont jamais pu retrouver son corps. Cicek était l'une des centaines de jeunes femmes soldats kurdes qui ont pris les armes contre Daesh. Ces femmes font partie de l'Unité de défense de la femme (YPJ), une émanation du Parti des Travailleurs du Kurdistan (PKK), un mouvement nationaliste kurde qui mène depuis longtemps une guerre d'indépendance contre la Turquie.

IRAQ

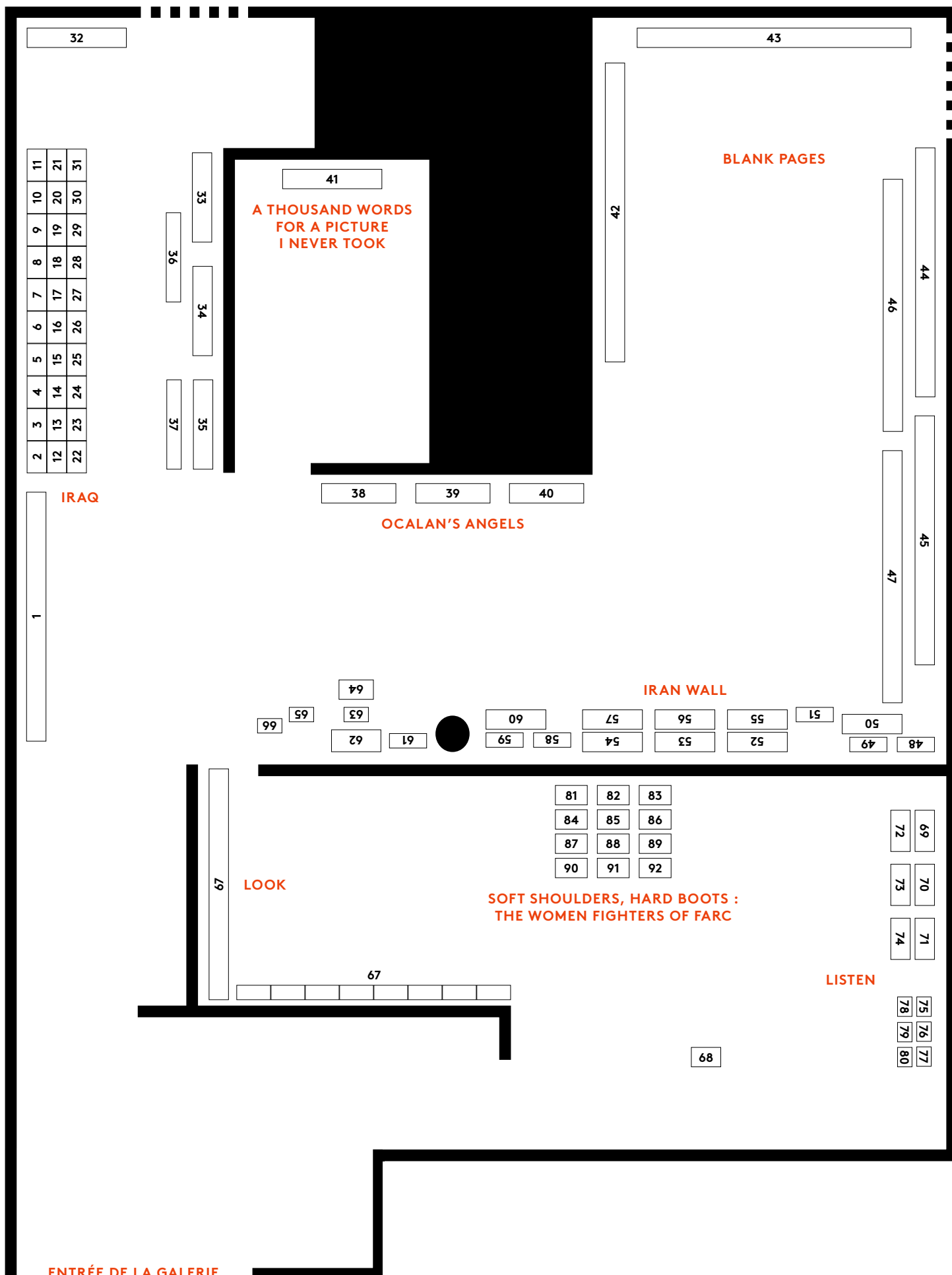
Trente images parmi les premiers travaux de Newsha Tavakolian envoyée en Irak dès 2002 pour couvrir le conflit Irak-Iran en tant que photographe-reporter.

A THOUSAND WORDS FOR A PICTURE I NEVER TOOK

L'installation témoigne de la rencontre de la photographe avec une jeune fille yazidi victime d'un enlèvement et de viols par des hommes de Daesch. *Mille mots pour une photographie jamais prise* est une création pour l'exposition à La Filature. Le texte de Newsha Tavakolian a été mis en voix par la metteuse en scène Charlotte Lagrange.



EXPOSITION DE NEWSHA TAVAKOLIAN



IRAQ

1. Hommes regardant un match de football dans un camp de réfugiés au nord de l'Irak, 2016.
2. Bagdad, Irak, 2004, de jeunes garçons irakiens profitent de leur été en nageant dans une rivière.
3. Des soldats américains ont arrêté les voitures à l'extérieur de Bagdad en raison d'une explosion près de la route, en Irak, 2003.
4. Nord de l'Irak, Suleymaniya, 2003, un soldat blessé.
5. Dans un bordel de Bagdad, Irak, 2004. Une souteneuse apprête avec soin une jeune vierge pour une « affaire » un peu spéciale.
6. Bordel à Bagdad, Irak, 2004, des prostituées sont mises sous protection dans plusieurs maisons pour servir des soldats de Saddam Hussein.
7. Irak. 2001.
8. Prière du vendredi à Sadr city, Bagdad, Irak, 2004.
9. Kirkuk, Irak, 2003, L'armée américaine est arrivée dans la ville après avoir combattu l'armée de Saddam Hussein pendant plusieurs semaines.
10. Nord de l'Irak, Chamchamal, 2003, Un bulldozer irakien détruisant la fresque murale en l'honneur de Saddam Hussein.
11. Bagdad, Irak, 2003, destruction de la statue de Saddam Hussein.
12. Bagdad, Irak, 2003, chiites irakiens à la recherche des corps de leurs proches, tués par le régime de Saddam.
13. Membres de l'Islam Ansar al, basés dans montagnes dans le nord de l'Irak. 2003. Ils sont connus comme des groupes terroristes et les Américains voulaient trouver leur emplacement pour les bombarder.
14. Des soldats américains ont arrêté les voitures à l'extérieur de Bagdad, en Irak, 2003.
15. Bordel à Bagdad, Irak, 2004, Une jeune femme porte un portrait du président destitué.
16. Bordel à Bagdad, Irak, 2004, des prostituées sont mises sous protection dans plusieurs maisons pour servir des soldats de Saddam Hussein.
17. Nord de l'Irak, Suleymaniya, 2003, les corps de la morgue sont ceux de combattants kurdes qui ont été tués par erreur par un tir ami en 2003
18. Nord de l'Irak, Suleymaniya, 2003, les corps de la morgue sont ceux de combattants kurdes qui ont été tués par erreur par un tir ami en 2003.
19. Nord de l'Irak, 2003, Une femme kurde irakienne pleure pour son mari qui a été tué par les forces kurdes par erreur.
20. Un hôpital à Sadr City, Bagdad, Irak, 2003.
21. Darbandikhan, Irak, 2003, Un membre des Brigades Badr dans un défilé militaire dans le nord de l'Irak.
22. Des soldats kurdes passent devant des miroirs à Erbil, Iraq, 2003.
23. Bagdad, Irak, 2003, Manifestation chiite contre l'invasion américaine en Irak.
24. Bagdad, Irak, 2003, Manifestation chiite contre l'invasion américaine en Irak.
25. Bagdad, Irak, 2003, Manifestation chiite contre l'invasion américaine en Irak.
26. Bagdad, Irak, 2003, Manifestation chiite contre l'invasion américaine en Irak.
27. Bagdad, Irak, 2003, Manifestation chiite contre l'invasion américaine en Irak.

28. Bagdad, Irak, 2003. Un groupe d'hommes chiites regardant la télévision alors que les soldats américains cherchaient à capturer Saddam Hussein.
29. Bagdad, Irak, 2003. Un groupe d'hommes chiites regardent la télévision alors que les soldats américains cherchaient à capturer Saddam Hussein.
30. Soldats kurdes à Erbil, Irak, 2003.
31. Ville de Balad, Irak, 2004, char de l'armée américaine sur la route du village de Bani Tamin.

OCALAN'S ANGELS

32. Barkhodan Kochar, 16 ans, de Darbasi. « J'ai rejoint les Unités de protection du peuple en 2014 parce que je voulais défendre ma patrie. La guerre a eu un grand impact sur moi. Avant de m'engager, quand je posais des questions sur la politique à ma famille, on me répondait « ce ne sont pas tes affaires, tu es une fille ». Mais quand j'ai vu des femmes des Unités de défense du peuple donner leur vie pour leurs causes, j'ai su que je voulais être des leurs. Je me sens beaucoup plus en confiance en tant que femme aujourd'hui. En tant que jeune femme de 16 ans, je pense que je joue un rôle très important pour mon pays. Je poursuivrai le combat jusqu'à ce que la dernière goutte de mon sang soit versée. »
33. Syrie. Serikani. Rojava. Suzdar, 21 ans, de Qamishlou, a rejoint YPJ il y a quatre ans. « Lorsque la révolution a eu lieu à Rojava, je savais que je voulais y participer. La majorité des membres de notre société sont des femmes, mais les seules places qu'on leur permet d'occuper sont celles des femmes au foyer et des mères. Mais dans cette révolution, les femmes du YPJ forment toute une armée. Et c'est l'occasion pour nous, les femmes, de montrer que nous pouvons jouer un rôle différent. Habituellement, les hommes disent que nous ne pouvons pas nous battre pour nous défendre et défendre les autres, mais avec cette révolution, nous leur prouvons qu'ils ont tort. Mes camarades et moi avons attaqué les postes de contrôle de l'EIS à Talala. Ils se battaient en utilisant tout l'artillerie lourde qu'ils avaient. Mais nous avons gagné le combat et nous avons saisi le poste de contrôle et maîtrisé tout le village. Maintenant je sens que je peux faire tout ce que je veux. Mais avant cela, je pensais que seul mon père et mon frère pouvaient me protéger. Mais maintenant, en tant que femme du YPJ, non seulement je peux me défendre, mais je peux aussi protéger les autres. »
34. Syrie. Serikani. Rojava. Portrait de Beritan Khabat, 20 ans, de Derek. Elle s'est jointe à YPJ il y a quatre ans pour « protéger sa patrie et mettre fin à la répression des femmes ». Beritan croit que dans sa société, les femmes devraient être armées et se battre pour leurs droits.
35. Syrie. Qamishlou. Rojava. Les gens passent devant les panneaux d'affichage d'images de martyrs qui sont morts alors qu'ils combattaient l'EIS : « Avec vous nous vivons et la vie continue. »
36. Syrie. Qamishlou. Rojava. Une robe de mariée placée devant un magasin de mariage dans une ville près de Qamishlou. On peut voir des graffitis YPG sur les murs des bâtiments adjacents.
37. Cicek a été tué à l'âge de 17 ans à Kobane. Le seul objet lui appartenant qui a pu être rendu à sa famille est cette écharpe. Son corps est toujours à Kobane et ne peut pas être retourné dans sa ville natale pour y être enterré.
38. Syrie. Semalka Border. Rojava. Torin Khairegi, 18 ans, base Zinar.
39. Syrie. Serikani. Rojava. Les membres du YPJ pendant leur entraînement quotidien dans leur base de Serikani.
40. Syrie. Derek. Rojava. La photo de Cicek attachée à la branche d'un arbre artificiel avec de fausses fleurs, chez son frère.

A THOUSAND WORDS FOR A PICTURE I NEVER TOOK

41. Mille mots pour une photographie que je n'ai jamais prise. Installation sonore.

BLANK PAGES

42. Il est 12h. Somayeh donne un cours d'anglais dans une école de filles au sud de Téhéran. «J'ai grandi dans une petite ville près d'Ispahan où tout était lié à la religion. Dans une ville où tout le monde se connaît, il n'y a pas de vie privée. Le ciel était hors de portée pour moi. J'ai épousé un parent et nous avons déménagé à Téhéran. Nous nous sommes séparés après quelques années, car nous étions devenus trop différents l'un de l'autre. Il m'a fallu attendre sept ans avant d'obtenir son autorisation au divorce. Aujourd'hui, j'ai ma propre vie. Telle une danseuse sur la corde raide, je parcours cette métropole, prête à tomber au moindre faux pas. Malgré tout, je suis heureuse d'avoir obtenu la liberté qui me manquait autrefois. Je suis patiente.»
43. Il est 15h. Bitā se soumet à une intervention d'augmentation du volume des lèvres, elle est accompagnée par une amie. «Je suis mannequin. J'aimerais devenir aussi riche et prestigieuse qu'une «top-model». Évidemment, c'est dur de gagner autant d'argent ici. Il n'est pas possible d'organiser des défilés clandestins, car ils sont illégaux, d'ailleurs je n'approuve pas non plus les défilés publics légaux. Ça n'est pas mon style. Cela n'a aucun prestige. En Iran, il est très difficile de travailler comme mannequin. La seule façon de faire connaître mon travail comme mannequin passe par ma page Instagram. S'efforcer de devenir populaire et aimée est une belle façon de vivre. Lorsque je sors de chez moi, je veille à être parfaite en tous points pour me distinguer.»
44. Il est 12h. Sami embrasse sa femme alors qu'ils se promènent dans une villa au bord de la Mer Caspienne. «Il y a environ trois mois, ma femme Nazanin a quitté l'Iran à la recherche d'une vie meilleure dans un autre pays, une vie plus stable avec moins de contraintes économiques. Elle cherche maintenant un moyen pour que je la rejoigne. Quant à moi, je ne suis pas sûr de vouloir quitter le pays et je ne crois pas que ce soit une solution en ce qui me concerne. Nos racines sont ici. Je ne crains pas le changement, mais partir ne me stimule pas autant que ça stimule ma femme. D'un autre côté, elle me manque. Elle dit qu'après un certain temps je lui serai reconnaissant d'être parti.»
45. Il est 18h. Mehdi est debout derrière le comptoir, il observe les clients de son café, el Bitter Café. «Notre café se trouve dans un quartier qui est proche de trois prestigieuses universités d'État. De nombreux étudiants se donnent rendez-vous ici pour prendre un café et manger quelque chose. Je peux voir dans leur expression combien ils sont devenus apathiques. Ils sont indifférents. Je veux être sensible aux choses, m'engager, mais je préfère me tenir dans un coin et observer. Avant, j'étais un rêveur, je veux le rester. Je ne veux pas être apathique.»
46. Il est 11h. Mahud essaie de sortir de la piscine vide où il s'exerce tous les jours au chant. «Ahvaz, ma ville natale, est très poussiéreuse. Je suis venu à Téhéran pour étudier l'art dramatique à l'université. À Ahvaz, il y a du pétrole, mais pas d'école d'art. J'adore le théâtre, mais il faut des mois, parfois des années, avant que le ministère de la Culture donne son autorisation pour monter un spectacle. J'ai attendu deux ans l'autorisation de publier mon album. J'accepte les choses comme elles sont.»

47. Il est 20h. Pani allume une autre cigarette. «Je suis bien lorsque je suis en compagnie de mes amis. Nous écoutons de la musique et nous nous amusons. Mais il faut de l'argent pour pouvoir sortir avec les amis et je n'en ai pas. En fait, mon groupe d'amis est de plus en plus petit. La vie est en boucle. J'aimerais vivre dans un monde où l'on n'est pas jugé. J'aimerais me sentir à l'aise dans la société. Mais je vis dans un monde moulé sur des idées préconçues. Les gens ici adorent juger, leurs opinions sont gravées dans la pierre. Il est difficile d'être soi-même ici.»

IRAN WALL

48. Téhéran, Iran, 2015.
49. Célébration de l'accord nucléaire iranien, avenue Vali-ye Asr, Téhéran, Iran, 2015.
50. Iran, 2017. Un café saisonnier sur la plage de Jafrood.
51. Iran, île de Qeshm, 2017. On dit que la Vallée des Étoiles de l'île de Qeshm, à l'est du Golfe persique, date de deux millions d'années. L'érosion des sols, des pierres et du sable causée par le vent et la pluie lui donne un aspect lunaire.
52. Iran, 2015. Une femme iranienne traverse un nuage de fumée provenant d'un feu d'harmal. Selon une croyance populaire, brûler cette plante a le pouvoir d'éloigner le mauvais œil.
53. Iran, Shemshak, 2016. Des gens s'amuse aux sports d'hiver.
54. Iran, 2015. Les forces paramilitaires iraniennes de Baseej réactivent la guerre Iran-Irak (1980-1988) au sud de Téhéran.
55. Iran, 2015. Les forces paramilitaires iraniennes de Baseej réactivent la guerre Iran-Irak (1980-1988) au sud de Téhéran.
56. Vue d'une rue de Téhéran.
57. Iran, Shemshak, 2016. Un homme attend debout dans la neige le passage d'un bus.
58. Manifestation à Téhéran, Iran, 2009.
59. Iran, 2015. Yasaman Karimi, 23 ans, jeune supporter du Dr Aref, l'un des deux réformistes parmi les huit candidats réunis au stade du Hejab au centre de Téhéran.
60. Lac d'Ourmia, Iran, 2017.
61. Iran, 2017. Le vendredi après-midi (week-end en Iran), de nombreux habitants et touristes vont à la plage pour voir le coucher de soleil et profiter des loisirs balnéaires avec leurs familles ou amis.
62. Salar Bil, un créateur de mode, est entouré de ses modèles un vendredi, juste avant un défilé. Bil est l'un des jeunes créateurs de Téhéran. Récemment, le ministère de l'Orientation et de la Culture a autorisé la tenue des défilés de mode et Bil, comme d'autres, a saisi cette opportunité pour présenter sa collection.
63. Sans-abri dormant dans la rue, Téhéran, Iran, 2017.
64. Tour Azadi («Liberté»), Téhéran, Iran, 2016.
65. Iran, 2017. Familles nageant dans la mer Caspienne. En Iran, la plupart des femmes préfèrent nager en Hijab de façon à pouvoir profiter des vacances et de leurs proches.
66. Iran, 2017. La famille Vakili a roulé sept heures pour atteindre la mer Caspienne. Par le passé, la famille a traversé de grandes difficultés et a perdu plusieurs de ses membres dont le père de famille (le mari de Parvin) et la sœur de Parvin. En parlant de Parvin. En parlant et en passant du temps avec eux, j'ai réalisé à quel point ce voyage était important pour eux. C'était la première fois depuis des années très dures qu'ils pouvaient profiter d'un voyage et s'amuser en famille.

LOOK

67. Installation vidéo.

LISTEN

68. Installation vidéo.
69. Portrait de la chanteuse Sahar Lotfi, Iran, Téhéran, 2010.
70. Portrait de la chanteuse Mahsa Vahdat, Iran, Téhéran, 2010.
71. Portrait de la chanteuse Ghazal Shakeri, Iran, Téhéran, 2010.
72. Portrait de la chanteuse Sayeh Sodaifi, Iran, Téhéran, 2010.
73. Portrait de la chanteuse Azita Akhavan, Iran, Téhéran, 2010.
74. Portrait de la chanteuse Maral Afsharian, Iran, Téhéran, 2010.
75. Pochette de CD imaginaire pour Sahar Lotfi, Iran, Téhéran, 2010.
76. Pochette de CD imaginaire pour Mahsa Vahdat, Iran, Téhéran, 2010.
77. Pochette de CD imaginaire pour Ghazal Shakeri, Iran, Téhéran, 2010.
78. Pochette de CD imaginaire pour Sayeh Sodaifi, Iran, Téhéran, 2010.
79. Pochette de CD imaginaire pour Azita Akhavan, Iran, Téhéran, 2010.
80. Pochette de CD imaginaire pour Maral Afsharian, Iran, Téhéran, 2010.

SOFT SHOULDERS, HARD BOOTS : THE WOMEN FIGHTERS OF ARC

81. Colombie, 2017. Yury, 24 ans, a rejoint les Farc il y a cinq ans : « J'ai rejoint les Farc parce que j'en avais marre des injustices, je suis venue ici pour combattre les inégalités et l'injustice dans la société. Je voulais me battre pour ma famille et tous les gens pauvres comme eux. Ma première nuit ici avec les Farc, je me suis sentie vraiment prête parce que j'avais rêvé de ce moment pendant deux ans. Quand j'ai dit à ma mère que je partais, elle s'est mise à pleurer, elle a essayé de m'en empêcher mais elle n'y est pas arrivé. Quand on sera de retour en ville, après les accords de paix, j'aimerais devenir dentiste mais je dois d'abord terminer ma scolarité. J'ai huit frères et sœurs, je m'inquiète pour nos vies une fois que nous aurons quitté ici pour vivre en ville parce que les paramilitaires peuvent nous tuer moi et ma famille. Ici, tout est arrangé pour moi, j'ai de la nourriture et des vêtements et tout le reste. Mais maintenant je dois m'occuper de tout. J'aime les oiseaux, ils sont les plus belles choses du monde. Ils sont libres. »
82. Colombie, 2017. Soutiens-gorge de femmes des Farc, étendus après la lessive.
83. Colombie, 2017. Lorena, 21 ans. « J'ai rejoint le groupe il y a six ans quand j'avais 15 ans. Quand j'étais petite, j'avais vraiment peur des Farc à cause de la radio qui était dans notre cuisine et que ma mère écoutait. À la radio, ils racontaient tout le temps des histoires terrifiantes sur les Farc, des histoires de viols de petites filles. Un jour, j'étais assise devant la maison, un combattant des Farc est passé devant chez nous et il a vu que j'avais peur de lui. Il s'est approché de moi et m'a demandé : Tu as peur de moi ? J'ai répondu : Oui ! Parce que j'ai entendu des choses horribles sur les Farc à la radio. Le type m'a répondu que les ennemis ne

disaient jamais de bien les uns des autres et il est parti. Sa réponse m'a vraiment touchée et la deuxième fois que je l'ai vu je lui ai demandé de m'emmener avec lui. Quand j'ai commencé à comprendre leur idéologie, je suis tombée amoureuse de l'idée d'égalité. La première année, j'avais vraiment peur des combats d'homme à homme mais au bout de plusieurs années, ils m'ont envoyée au combat. Quand j'ai tiré la première balle, c'est toute ma peur qui est partie avec la balle, je n'ai jamais plus eu peur du combat depuis. L'année dernière, je suis devenue un membre des forces spéciales. Je me souviens du moment où nous avons attaqué Suarez dans le Cauca. C'était une bataille vraiment difficile. Je me disais sans arrêt que si je devais mourir là, ma famille ne saurait jamais ce qui me serait arrivé. Mais quand nous sommes retournés à notre base dans la jungle, je me souviens que je me suis sentie tellement puissante, peut-être pour la première fois de ma vie. J'avais envie de retourner immédiatement au combat. J'étais toujours une des premières à demander au commandant à être envoyée au combat. Maintenant, j'apprends à m'en sortir avec les civils. Par exemple, on m'a dit qu'il fallait être poli avec les gens et que quand je veux toucher à leurs affaires et aller chez eux, je dois leur demander d'abord. Je viens d'une famille très pauvre et mes parents ne pouvaient pas nous nourrir et ma petite sœur avait tout le temps faim et nous ne pouvions pas aller à l'école. À mon retour en ville, mon arme va me manquer. »

84. Colombie, 2017. Jimena, 18 ans, a rejoint les Farc quand elle avait 14 ans. « Je n'ai jamais eu de bonnes relations avec ma mère, on se disputait tout le temps. J'ai décidé de fuir la maison. J'ai vu des membres des Farc dans notre village et je leur ai demandé si je pouvais partir avec eux. Pendant ma première nuit à la base, un hélicoptère militaire a survolé nos tentes, j'avais très peur. Il y a deux types de filles dans les Farc, les filles de la ville et celles de la jungle. Les filles de la ville espionnent les gens et trouvent des informations pour les Farc, celles de la jungle se battent. Aujourd'hui je me sens vraiment libre parce que je peux rire et crier dans la jungle. Avant, il arrivait qu'on ne pouvait pas parler pendant des semaines parce qu'on était en fuite et personne ne devait nous entendre. Les militaires auraient pu nous localiser et nous bombarder. Quand je retournerai en ville, j'aimerais devenir styliste ou ouvrir un salon de coiffure. »
85. Colombie. Heidi, 21 ans, a rejoint les Farc il y a 5 ans : « Quand je commencerais une nouvelle vie, je devrai repartir de zéro. Je voudrais changer la couleur de mes cheveux et de mes ongles tous les jours parce que quand vous êtes une combattante et que vous vivez dans la jungle, vous n'avez pas le temps pour ce genre de choses. On se lavait quand même tous les jours pour être propre. Quand vous êtes une femme avec une arme, en tant que femme, rien en vous ne change vraiment, vous voulez toujours être belle. Mais des fois, la situation ne vous le permet pas. J'ai des craintes pour mon avenir. Tellement de choses sont incertaines pour moi. »
86. Colombie, 2017. Diana, 20 ans, a rejoint les Farc quand elle avait 13 ans : « Mon père était également un combattant des Farc. Il a été arrêté et emprisonné. Les Farc ont pris soin de moi. Il a été arrêté par l'armée colombienne et il est allé en prison. Les Farc ont pris soin de moi, de ma mère et de mon frère. J'ai toujours détesté les études, c'est pour ça que j'ai décidé de rejoindre les guérilleras. À l'âge de 7 ans, j'ai commencé à travailler dans une ferme, c'était une vie très dure pour moi. Pour être honnête, la vie de guérillera n'était pas bien différente de celle de mon enfance difficile. Je me suis battue dans des guerres, des jours et des nuits, je tirais dans tous les sens, je ne sais pas combien de gens j'ai tué. Une semaine après mon arrivée chez les Farc, j'ai commencé le combat. J'avais 13 ans. J'ai peur de retourner à une vie normale, si je reprends une vie normale je choisirais peut-être de devenir infirmière, vu qu'on a appris à soigner les patients dans les camps.

Toutes ces années, j'ai rêvé de manière récurrente que l'armée m'attaquait et commençait à me tirer dessus avec une mitraillette, je courais dans de l'eau sale et à la fin j'étais abattue ; un ami qui s'y connaît en interprétation des rêves m'a dit que rêver d'eau sale est un signe de maladie. J'ai déjà été blessée deux fois par balles et j'ai failli mourir.

87. Colombie, 2017. Andrea, 23 ans, embrassant son poussin. Avant les accords de paix, les guérilleros n'avaient pas le droit d'avoir des animaux de compagnie.
88. Colombie, 2017. Jennifer, 32 ans, a rejoint les Farc il y a 16 ans. « Je suis de Meta. Les Farc passaient souvent dans cette ville. Ils ont toujours été proches de nous, quand j'ai appris à connaître leur idéologie, à savoir que tout devait appartenir à tout le monde, j'ai été fascinée. À l'époque, je vivais avec ma mère, son mari et ma sœur. La maison où nous vivions était à plus de deux heures de voiture de toute autre habitation ou commerce, j'étais donc seule et n'avais aucun ami. Je travaillais tôt le matin à la ferme avec ma famille, et jusque dans l'après-midi. J'étais tout le temps fatiguée. Quand j'ai compris les raisons pour lesquelles se battaient les Farc, j'ai commencé à vouloir en savoir plus sur eux. A 12 ans, j'ai fui la maison avec mon petit ami. Un mois plus tard, j'étais enceinte. Ma fille doit avoir 18 ans aujourd'hui. Je ne l'ai pas vu depuis 16 ans. Quand elle était bébé, je l'ai prise avec moi et on est allé s'installer dans une autre ville pour commencer une nouvelle vie mais je n'ai pas trouvé de travail. On n'avait pas d'argent. J'ai donné mon enfant à mon petit ami pour rejoindre les Farc. Je pensais gagner de l'argent et retrouver ma fille au bout de quelques mois mais je n'ai jamais pu quitter les Farc, ça fait 16 ans maintenant et je n'ai aucune nouvelle d'elle. Plusieurs fois, en courant dans la jungle pour fuir l'armée, j'ai frôlé la mort et la seule chose que j'avais en tête était de m'en sortir vivante. Je ne pensais à rien d'autre. Dans mes rêves, le même chose se répète sans cesse : je suis enfermée dans une prison. J'ai peur de retourner en ville et de commencer une nouvelle vie parce que je n'ai fait aucune étude. Je n'ai qu'une chose à dire aux femmes : vous devez vous battre pour vos droits, si vous restez assises et ne faites rien, personne ne le fera pour vous. Soyez ambitieuses et vivez avec un homme qui vous respecte. Ne soyez pas l'esclave d'un homme. »
89. Colombie, 2017. Jimena, 18 ans, a rejoint les Farc quand elle avait 14 ans. « Je n'ai jamais eu de bonnes relations avec ma mère, on se disputait tout le temps. J'ai décidé de fuir la maison. J'ai vu des membres des Farc dans notre village et je leur ai demandé si je pouvais partir avec eux. Pendant ma première nuit à la base, un hélicoptère militaire a survolé nos tentes, j'avais très peur. Il y a deux types de filles dans les Farc, les filles de la ville et celles de la jungle. Les filles de la ville espionnent les gens et trouvent des informations pour les Farc, celles de la jungle se battent. Aujourd'hui je me sens vraiment libre parce que je peux rire et crier dans la jungle. Avant, il arrivait qu'on ne pouvait pas parler pendant des semaines parce qu'on était en fuite et personne ne devait nous entendre. Les militaires auraient pu nous localiser et nous bombarder. Quand je retournerai en ville, j'aimerais devenir styliste ou ouvrir un salon de coiffure. »
90. 2017. Une vue de la jungle du Cauca où les guérilleros des Farc ont vécu pendant 52 ans et qui est toujours considérée comme dangereuse par de nombreux fermiers et villageois du fait de sa réputation de repaire des rebelles. Pour la première fois depuis sa formation, des membres des Farc ont pu en sortir pour séjourner dans des camps en attendant que l'État leur construise des logements sociaux.
91. Colombie, 2017. Marina, 30 ans : « J'ai rejoint les Farc à 18 ans, je suis du Meta qui est une région très dangereuse. J'aurai toujours peur des paramilitaires et des Farc. Une nuit, j'ai fui la maison en courant pour aller danser avec des amis. Quand on est arrivé, le club était plein de gens armés. Ils parlaient aux civils et une femme avec une arme racontait à une autre femme qu'elle se

sentait vraiment en sécurité en tant que membre des Farc. J'avais 13 ans cette nuit-là, le lendemain je voulais moi aussi me sentir en sécurité comme cette femme. Le jour suivant, une de mes sœurs a violemment battu mon plus jeune frère et j'ai battu ma sœur en retour pour défendre mon frère. Les Farc ont entendu le vacarme à la maison, ils ont fait irruption pour nous empêcher de nous entretuer. Ce jour-là, je suis partie avec eux. On était six enfants à la maison, sans père et notre mère était souvent absente. Quand j'ai rejoint leur base dans la jungle, la première chose que j'ai vue était deux garçons de notre village, portés disparus depuis des années. Ils m'ont accueillie chaleureusement et je me suis sentie en sécurité. Quand je me battais et que je tirais, j'avais toujours des sentiments partagés : je ressentais de la joie parce que j'étais en vie et de la tristesse pour la personne que je tuais, parce que nous tous, soldats nous battant les uns contre les autres, étions pauvres et sans avenir. Et c'était la raison pour laquelle nous nous battions. Quand j'ai revu ma mère et mes frères et sœurs après 18 ans d'absence, je les ai simplement regardés, je n'ai pas pleuré. Un combattant ne pleure pas. »

92. Colombie, 2017. Andrea, 23 ans, a rejoint les Farc il y a 8 ans, quand elle avait 16 ans. « Mon père était également un combattant des Farc, il a été tué quand j'avais 11 ans, après ça, ma mère a emmené tous ses enfants à Cali et on a commencé à travailler comme ouvriers agricoles. Les guérilleros des Farc étaient là la plupart du temps et je me demandais souvent si je ne devrais pas les rejoindre avec ma sœur. Alors un jour, j'ai pris ma décision et j'ai quitté la maison. Comme j'étais encore jeune, quand on partait au combat, mon commandant ne voulait pas que je sois en première ligne et ma mission était de prendre soin des commandants à l'arrière du front. Mes effets personnels de ces huit dernières années rentrent dans un petit sac à dos. On devait tout le temps fuir en courant, on n'avait pas le temps d'emballer nos affaires. On devait être prêts à partir. J'ai perdu ma meilleure amie dans un combat, j'aimerais tellement qu'elle soit encore là avec moi. J'ai peur de mon avenir, à cause des paramilitaires qui veulent nous tuer. »



Portrait of Beritan Khabat, 20, from Derek. Raqqa, Syria, 2015 © Newsha Tavakolian - Magnum Photos



Portrait of Samayesh, Tehran, Iran, 2014 © Newsha Tavakolian - Magnum Photos

NEWSHA TAVAKOLIAN

Si la jeune photographe iranienne est déjà une pointure internationale qui a collaboré entre autres journaux avec Newsweek, le New York Times ou Der Spiegel c'est qu'elle n'en est pas à son premier coup d'essai. C'est à 16 ans qu'elle découvre la photographie qui s'avère un moyen de s'exprimer plus fiable que d'essayer de trouver les mots. En 1999, elle couvre le soulèvement étudiant en Iran, en 2002 la guerre en Irak, ainsi que plusieurs conflits régionaux. S'éloignant du photoreportage pur, elle explore aujourd'hui, avec une écriture plus artistique, les conflits internationaux de l'intérieur et la société iranienne, s'intéressant à la jeunesse des classes moyennes en mal d'émancipation face à un pouvoir islamique qui rechigne encore à lâcher du lest. Newsha Tavakolian a photographié des combattantes au Kurdistan irakien, en Syrie et en Colombie, des chanteuses iraniennes interdites d'exercer leur art et la vie de populations soumises à la censure. Ses œuvres ont déjà rejoint les collections de musées prestigieux comme le Victoria & Albert Museum, le Los Angeles County Museum of Art (LACMA), le British Museum et le Boston Museum of Fine Art. Newsha Tavakolian est associée à Magnum Photos depuis 2017. www.newshatavakolian.com / www.magnumphotos.com

EXPOSITIONS

- 2016** **I know why the rebel sings** Prince Claus Fund Gallery, Amsterdam, Pays-Bas
- 2015** **Blank Pages of an Iranian Photo Album** Chapelle des Beaux-arts de Paris, France
Blank Pages Saatchi Gallery, Londres, Royaume-Uni
Blank Pages East Wing Gallery, Dubai, UAE
- 2013** **Look** Thomas Erben Gallery, New York
Look Aaran Gallery, Téhéran, Iran
- 2012** **Listen** Otto Gallery, Florence, Italie
Listen Art Dubai, Aaran Gallery, Dubai, UAE
Listen The Empty Quarter Fine Art Gallery, Women on the Verge, Dubai, UAE
- 2011** **Listen** La Caja Blanca Gallery, Palma de Majorque, Espagne
Listen Jakob Cultural Church, Oslo, Norvège
Listen Aaran Gallery, Téhéran, Iran
Listen The Empty Quarter Fine Art Gallery in Menasart Fair, Beyrouth, Liban
Listen Biennial Poznan, Pologne
Listen The Third Line Gallery, Dubai, UAE
- 2010** **I can explain everything** (with Ala Dehghan) Thomas Erben Gallery, New York, États-Unis
- 2009** **Chador and Chanel** Side Gallery, Newcastle, Royaume-Uni
Newsha Tavakolian Centre Culturel Franco Allemand, Karlsruhe, Allemagne

RÉCOMPENSES

- 2016** **Pictures of the Year International Award – First Place Feature Story** Donald W. Reynolds Journalism Institute at the Missouri School of Journalism, États-Unis
- 2015** **Principal Prince Claus Award** Prince Claus Fund, Amsterdam, Pays-Bas
- 2014** **Le Prix Carmignac du photojournalisme** (lauréate), Paris, France
- 2009** **Magic of Persia Contemporary Art Prize** (finaliste), Royaume-Uni
- 2007** **Inge Morath Award** (finaliste), Magnum Photos Agency, New York, États-Unis
- 2006** **Joop Swart Masterclass** World Press Photo, Amsterdam, Pays-Bas
Still Photography Award from the All Roads Film Project, National Geographic, Washington DC, États-Unis
- 2003** **Picture of the Year International Competition, Magazine Feature Category** (finaliste), National Press Photographers Association and Missouri School of Journalism, États-Unis

Horaires d'ouverture de l'exposition de Newsha Tavakolian du mardi au samedi 13h30-18h30 + dimanche 14h-18h + les soirs de spectacles
La Filature, Scène nationale – Mulhouse est membre de Versant Est (Réseau art contemporain Grand Est)
et de La Regionale (Art contemporain de la région tri-rhénoise)



www.lafilature.org